



Libération
8 décembre 2021

Danse

La transe exubérante de Lia Rodrigues enflamme le festival d'Automne

Article réservé aux abonnés

La nouvelle création de la chorégraphe, «Encantado», est une pièce baroque et explosive qui agit comme un rituel contre la domination raciale et sexuelle.



La pièce va du dessous au dessus, de la lenteur à la frénésie, du spectacle au rituel, au terme d'une métamorphose collective d'un fantasque fou. (sammi landweer)

par [Ève Beauvallet](#)

publié le 8 décembre 2021 à 13h04

Au Brésil, dans les marchés populaires de Rio, on peut acheter à bas prix des couvertures en fausse fourrure de tigre, de zèbre, d'antilope et de lion. Elles servent souvent à réchauffer les pauvres dans la rue, à occulter les fenêtres, à dissimuler tout un tas de bordel. Dans cette société où Jair Bolsonaro violente et invisibilise les noirs, [les indigènes](#), les trans, les gays, les pauvres, les artistes peuvent-ils se donner d'autres missions que celle-là : soulever la couverture pour regarder ce qui se cache dessous et faire remonter à la surface des corps, des danses, des ornements, des fêtes, des dieux, des rites qui ne vivent qu'enfouis ? C'est en tout cas la mission que se donne la chorégraphe Lia Rodrigues, [installée dans la grande favela da Maré, à Rio](#).

Encantado, sa nouvelle et magnifique création, commencera donc comme ça : sur le sol du théâtre, une centaine de couvertures bon marché recréant une faune artificielle sont étalées en un immense patchwork multicolore. Dessous, une petite communauté grouille. Le chemin, qui dure une heure, ira du dessous au dessus, de la lenteur à la frénésie, du spectacle au rituel (grande obsession des chorégraphes depuis quelques années), au terme d'une métamorphose collective d'un fantasque fou, d'où surgissent comme des clowns de leurs boîtes des grimaces de cabaret grotesque, des travestissements de carnaval, des yeux de [Joséphine Baker](#), des langues de Valeska Gert, des gros nichons frénétiques, des parodies de *catwalk*, des poses de putes, des rythmes du candomblé, des mains d'incantations magiques, des chimères à tête de lion. Soit une certaine vision, explosive, baroque, du refoulé, celui de la colonisation, bien sûr, et les corps extrêmement divers des danseurs (tous jeunes, cependant) singent et renversent les motifs de domination raciale et sexuelle. Le refoulé de la danse et du théâtre, aussi.

Encantado, rappelle Lia Rodrigues, d'articles de presse en plateaux télé (et voyez donc le charisme solaire de cette femme dans [l'émission 28 Minutes](#) qui la recevait cette semaine !), cela veut dire «enchanté», «émerveillé», mais le mot désigne aussi, dans la culture indigène, ces entités animées, les «*encantados*», qui naviguent entre ciel et terre, dunes et rochers, homme et animal. Des forces mystérieuses et protéiformes liées à la nature, qui nous protègent et nous meuvent, et qu'il serait salutaire, milite cette passionnée d'anthropologie, de reconsidérer. Au théâtre de Chaillot, à Paris, la pièce a fait se soulever d'un bond une partie du public, au terme d'un crescendo flamboyant à la trajectoire nette. C'est sûrement que, contrairement à ces nombreuses créations qui replâtraient les failles de leur chorégraphie avec des tartines explicatives, le discours opère ici comme ces forces mystérieuses, à demi cachées, célébrant la métamorphose et l'hybridité, faisant confiance à la mémoire et la prescience du corps pour réenchanter.

Revue de presse